

Programme de la classe de première, semestre 1 : « Les pouvoirs de la parole », de l'Antiquité à l'âge classique

Aspect étudié : « **les séductions de la parole** ».

Plus particulièrement, il s'agit de s'interroger sur « les effets de la parole, son pouvoir de plaire, de séduire et d'émouvoir »

« L'art de la conversation à l'âge classique »

Quelques exemples de citations à commenter :

- « J'aimerais mieux que mon fils apprît aux tavernes à parler, qu'aux écoles de la parlerie ». MONTAIGNE, *Essais*
- « la parole est à moitié à celui qui parle, moitié à celui qui l'écoute » MONTAIGNE, *Essais*
- « une heure de conversation vaut mieux que cinquante lettres. » Mme de SEVIGNE, lettre à Lenet
- « s'il y a beaucoup d'art à parler, il n'y en a pas moins à se taire » LA ROCHEFOUCAULD
- « Le péché et le mérite de la France sont dans sa sociabilité. Les gens ne semblent faits que pour se retrouver et parler. Le besoin de conversation provient du caractère acosmique de cette culture. Ni le monologue ni la méditation ne la définissent. Les Français sont nés pour parler et se sont formés pour discuter. » CIORAN, *De la France* (1941)
- « Toute pensée vient des paroles et y retourne, toute parole est née dans des pensées et finit en elle. » MERLEAU-PONTY, *Signes* (1960)
- Elle est « l'exercice le plus anodin et le plus simple mais en même temps le plus profond, quelque chose qui va bien au-delà de la simple convention, des règles de politesse ou des bonnes manières. » / « La conversation nous fait trop souvent naviguer dans ses eaux claires en surface et troubles en profondeur ». Alain MILON, *L'Art de la conversation* (1999)

CORPUS proposé :

1. MOLIÈRE, *Le Misanthrope*, 1666, acte II, scène 4
2. LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions diverses*, 1679, IV, « De la conversation »
3. LA BRUYÈRE, *Les caractères*, 1688, « De la société et de la conversation »
4. Document iconographique : frontispice des œuvres du chevalier de MÈRE, *Les Conversations*, 1668

Textes complémentaires :

- Pour introduire la réflexion : MONTAIGNE, *Essais*, 1588, livre III, chapitre 8, « de l'art de conférer », version modernisée
- Ouvertures contemporaines :
 - Théodore ZELDIN, *De la conversation. Comment parler peut changer la vie* (Librairie Fayard. 1999 pour la traduction en langue française.)
 - Bertrand BUFFON, *La Parole persuasive*, Paris, PUF, 2002, p. 125-127.
 - MAGRITTE, *L'Art de la conversation*, 1950 . // Textes de FOUCAULT et de MICHAUX

1. **MOLIERE, *Le Misanthrope*, 1666, acte II, scène 4**

ÉLIANTE

Voici les deux [marquis](#), qui montent avec nous ;
Vous l'est-on venu dire ?

CÉLIMÈNE

560 Oui. Des sièges pour tous.

(À Alceste.)

Vous n'êtes pas sorti ?

ALCESTE

Non ; mais je veux, Madame,
Ou, pour eux, ou pour moi, faire expliquer votre âme.

CÉLIMÈNE

Taisez-vous.

ALCESTE

Aujourd'hui vous vous expliquerez.

CÉLIMÈNE

Vous perdez le sens.

ALCESTE

Point, vous vous déclarerez.

CÉLIMÈNE

Ah !

ALCESTE

Vous prendrez parti.

CÉLIMÈNE

565 Vous vous moquez, je pense.

ALCESTE

Non, mais vous choisirez, c'est trop de patience.

CLITANDRE

Parbleu, je viens du Louvre, où Cléonte, au levé,
Madame, a bien paru, [ridicule](#) achevé.
N'a-t-il point quelque ami qui pût, sur ses manières,
570 D'un charitable avis, lui prêter les lumières ?

CÉLIMÈNE

Dans le monde, à vrai dire, il se barbouille fort ;
Partout, il porte un air qui saute aux yeux, d'abord ;
Et lorsqu'on le revoit, après un peu d'absence,

On le retrouve, encor, plus plein d'extravagance.

ACASTE

Parbleu, s'il faut parler des gens extravagants,
Je viens d'en essayer un des plus fatigants ;
575 Damon, le [raisonneur](#), qui m'a, ne vous déplaie,
Une heure, au grand soleil, tenu hors de ma chaise.

CÉLIMÈNE

C'est un parleur étrange, et qui trouve, toujours,
L'art de ne vous rien dire, avec de grands discours.
580 Dans les propos qu'il tient, on ne voit jamais goutte,
Et ce n'est que du bruit, que tout ce qu'on écoute.

ÉLIANTE à Philinte.

Ce début n'est pas mal ; et, contre le prochain,
La conversation prend un assez bon train.

CLITANDRE

585 Timante, encor, Madame, est un bon [caractère](#) !

CÉLIMÈNE

C'est, de la tête aux pieds, un homme tout mystère,
Qui vous jette, en passant, un coup d'œil égaré,
Et, sans aucune affaire, est toujours affairé.
Tout ce qu'il vous débite, en grimaces, abonde ;
À force de façons, il assomme le monde ;
Sans cesse il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
590 Un secret à vous dire, et ce secret n'est rien ;
De la moindre vétille, il fait une merveille,
Et, jusques au bonjour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE

Et Géralde, Madame ?

CÉLIMÈNE

595 Ô l'ennuyeux conteur !
Jamais, on ne le voit sortir du grand seigneur ;
Dans le brillant commerce, il se mêle, sans cesse,
Et ne cite jamais, que duc, prince, ou princesse.
La qualité l'entête [\[10\]](#) , et tous ses entretiens
Ne sont que de chevaux, d'équipage, et de chiens ;
600 Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monsieur, est, chez lui, hors d'usage.

CLITANDRE

On dit qu'avec Bélise, il est du dernier bien.

CÉLIMÈNE

Le pauvre esprit de femme ! et le sec entretien !

Lorsqu'elle vient me voir, je souffre le martyr,
Il faut suer, sans cesse, à chercher que lui dire ;
605 Et la stérilité de son expression,
Fait mourir, à tous coups, la conversation.
En vain, pour attaquer son stupide silence,
De tous les lieux communs, vous prenez l'assistance ;
Le beau temps, et la pluie, et le froid, et le chaud,
610 Sont des fonds, qu'avec elle, on épuise bientôt.
Cependant, sa visite, assez insupportable,
Traîne en une longueur, encore, épouvantable ;
615 Et l'on demande l'heure, et l'on bâille vingt fois,
Qu'elle grouille autant qu'une pièce de bois .

ACASTE

Que vous semble d'Adraste ?

CÉLIMÈNE

Ah ! quel orgueil extrême !
C'est un homme gonflé de l'amour de soi-même ;
Son mérite, jamais, n'est content de la [cour](#),
Contre elle, il fait métier de pester chaque jour ;
620 Et l'on ne donne [emploi](#), charge, ni bénéfice,
Qu'à tout ce qu'il se croit, on ne fasse injustice.

CLITANDRE

Mais le jeune Cléon, chez qui vont, aujourd'hui,
Nos plus honnêtes gens, que dites-vous de lui ?

CÉLIMÈNE

625 Que de son cuisinier, il s'est fait un mérite,
Et que c'est à sa table, à qui l'on rend visite.

ÉLIANTE

Il prend soin d'y servir des mets fort délicats.

CÉLIMÈNE

Oui, mais je voudrais bien qu'il ne s'y servît pas,
C'est un fort méchant plat, que sa sottise personne,
630 Et qui gâte, à mon goût, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE

On fait assez de cas de son oncle [Damis](#) ;
Qu'en dites-vous, Madame ?

CÉLIMÈNE

Il est de mes [amis](#).

PHILINTE

Je le trouve honnête homme, et d'un air assez sage.

CÉLIMÈNE

Oui, mais il veut avoir trop d'esprit, dont j'enrage ;
Il est guindé sans cesse ; et, dans tous ses propos,
On voit qu'il se travaille à dire de bons mots .
635 Depuis que dans la tête, il s'est mis d'être habile,
Rien ne touche son goût, tant il est difficile ;
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on écrit,
Et pense que louer, n'est pas d'un bel esprit.
Que c'est être savant, que trouver à redire ;
640 Qu'il n'appartient qu'aux sots, d'admirer, et de [rire](#) ;
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il se met au-dessus de tous les autres gens.
Aux conversations, même il trouve à reprendre,
645 Ce sont propos trop bas, pour y daigner descendre ;
Et, les deux bras croisés, du haut de son esprit,
Il regarde en pitié, tout ce que chacun dit.

ACASTE

Dieu me damne, voilà son [portrait](#) véritable.

CLITANDRE

650 Pour bien peindre les gens, vous êtes admirable !

ALCESTE

Allons, ferme, poussez, mes bons [amis](#) de [cour](#),
Vous n'en épargnez point, et chacun a son tour.
Cependant, aucun d'eux, à vos yeux, ne se montre,
Qu'on ne vous voie en hâte, aller à sa rencontre,
655 Lui présenter la main, et d'un baiser flatteur,
Appuyer les serments d'être son serviteur.

CLITANDRE

Pourquoi s'en prendre à nous ? Si ce qu'on dit, vous blesse,
Il faut que le reproche, à Madame, s'adresse.

ALCESTE

Non, morbleu, c'est à vous ; et vos ris complaisants
Tirent de son esprit, tous ces traits médisants ;
Son humeur satirique est sans cesse nourrie
660 Par le coupable encens de votre flatterie ;
Et son cœur, à railler, trouverait moins d'appas,
S'il avait observé qu'on ne l'applaudît pas.
665 C'est ainsi qu'aux flatteurs, on doit, partout, se prendre
Des vices où l'on voit les humains se répandre.

PHILINTE

Mais pourquoi, pour ces gens, un intérêt si grand,
Vous, qui condamneriez, ce qu'en eux on reprend ?

CÉLIMÈNE

Et ne faut-il pas bien que Monsieur contredise ?
670 À la commune voix, veut-on qu'il se réduise ?

Et qu'il ne fasse pas éclater, en tous lieux,
L'esprit contrariant, qu'il a reçu des cieux ?
Le sentiment d'autrui, n'est jamais, pour lui plaire,
Il prend, toujours, en main, l'opinion contraire ;
Et penserait paraître un homme du commun,
Si l'on voyait qu'il fût de l'avis de quelqu'un.

675 L'honneur de contredire, a, pour lui, tant de charmes,
Qu'il prend, contre lui-même, assez souvent, les armes ;
Et ses vrais sentiments sont combattus par lui,
680 Aussitôt qu'il les voit dans la bouche d'autrui.

ALCESTE

Les rieurs sont pour vous, Madame, c'est tout dire ;
Et vous pouvez pousser, contre moi, la satire.

PHILINTE

Mais il est véritable, aussi, que votre esprit
Se gendarme, toujours, contre tout ce qu'on dit ;
685 Et que, par un chagrin, que lui-même il avoue,
Il ne saurait souffrir qu'on blâme, ni qu'on loue.

ALCESTE

C'est que jamais, morbleu, les hommes n'ont raison,
Que le chagrin, contre eux, est toujours de saison,
Et que je vois qu'ils sont, sur toutes les affaires,
690 Loueurs impertinents, ou censeurs téméraires.

CÉLIMÈNE

Mais...

ALCESTE

Non, Madame, non, quand j'en devrais mourir,
Vous avez des plaisirs que je ne puis souffrir ;
Et l'on a tort, ici, de nourrir dans votre âme,
Ce grand attachement aux défauts qu'on y blâme.

CLITANDRE

695 Pour moi, je ne sais pas ; mais j'avouerai, tout haut,
Que j'ai cru, jusqu'ici, Madame sans défaut.

ACASTE

De grâces, et d'attraits, je vois qu'elle est pourvue ;
Mais les défauts qu'elle a, ne frappent point ma vue.

ALCESTE

Ils frappent tous la mienne, et loin de m'en cacher,
Elle sait que j'ai soin de les lui reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flatte ;
700 À ne rien pardonner, le pur amour éclate ;
Et je bannirais, moi, tous ces lâches amants,
Que je verrais soumis à tous mes sentiments,

705 Et dont, à tous propos, les molles complaisances
Donneraient de l'encens à mes extravagances.

CÉLIMÈNE

Enfin, s'il faut qu'à vous, s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs ;
Et du parfait amour, mettre l'honneur suprême,

710 À bien injurier les personnes qu'on aime.

ÉLIANTE

L'amour, pour l'ordinaire, est peu fait à ces lois,
Et l'on voit les amants vanter, toujours, leur choix :
Jamais, leur passion n'y voit rien de blâmable,
Et dans l'objet aimé, tout leur devient aimable ;
Ils comptent les défauts pour des perfections,
Et savent y donner de favorables noms.

715 La pâle, est aux jasmins, en blancheur, comparable ;
La noire, à faire peur, une brune adorable ;
La maigre, a de la taille, et de la liberté ;

La grasse, est, dans son port, pleine de majesté ;
La malpropre, sur soi, de peu d'attraits chargée,

720 Est mise sous le nom de beauté négligée ;

La géante, paraît une déesse aux yeux ;
La naine, un abrégé des merveilles des cieux ;

L'orgueilleuse, a le cœur digne d'une couronne ;
La fourbe, a de l'esprit ; la sottise, est toute bonne ;

725 La trop grande parleuse, est d'agréable humeur ;
Et la muette, garde une honnête pudeur.

C'est ainsi, qu'un amant, dont l'ardeur est extrême,

730 Aime, jusqu'aux défauts des personnes qu'il aime .

ALCESTE

Et moi, je soutiens, moi...

CÉLIMÈNE

Brisons là, ce discours,
Et dans la galerie, allons faire deux tours.
Quoi ! vous vous en allez, Messieurs ?

CLITANDRE et ACASTE

Non pas, Madame.

ALCESTE

La peur de leur départ, occupe fort votre âme ;

735 Sortez, quand vous voudrez, Messieurs ; mais j'avertis,
Que je ne sors qu'après que vous serez sortis.

ACASTE

À moins de voir Madame en être importunée,
Rien ne m'appelle, ailleurs, de toute la journée.

CLITANDRE

Moi, pourvu que je puisse être au petit couché,
740 Je n'ai point d'autre affaire, où je sois attaché.

CÉLIMÈNE

C'est pour [rire](#), je crois.

ALCESTE

Non, en aucune sorte,
Nous verrons, si c'est moi, que vous voudrez qui sorte.

2. LA ROCHEFOUCAULD, *Réflexions diverses*, 1679, IV, « De la conversation »

Ce qui fait que si peu de personnes sont agréables dans la conversation, c'est que chacun songe plus à ce qu'il veut dire qu'à ce que les autres disent. Il faut écouter ceux qui parlent, si on en veut être écouté; il faut leur laisser la liberté de se faire entendre, et même de dire des choses inutiles. Au lieu de les contredire ou de les interrompre, comme on fait souvent, on doit, au contraire, entrer dans leur esprit et dans leur goût, montrer qu'on les entend, leur parler de ce qui les touche, louer ce qu'ils disent autant qu'il mérite d'être loué, et faire voir que c'est plus par choix qu'on le loue que par complaisance. Il faut éviter de contester sur des choses indifférentes, faire rarement des questions inutiles, ne laisser jamais croire qu'on prétend avoir plus de raison que les autres, et céder aisément l'avantage de décider.

On doit dire des choses naturelles, faciles et plus ou moins sérieuses, selon l'humeur et l'inclination des personnes que l'on entretient, ne les presser pas d'approuver ce qu'on dit, ni même d'y répondre. Quand on a satisfait de cette sorte aux devoirs de la politesse, on peut dire ses sentiments, sans prévention et sans opiniâtreté, en faisant paraître qu'on cherche à les appuyer de l'avis de ceux qui écoutent.

Il faut éviter de parler longtemps de soi-même, et de se donner souvent pour exemple. On ne saurait avoir trop d'application à connaître la pente et la portée de ceux à qui on parle, pour se joindre à l'esprit de celui qui en a le plus, et pour ajouter ses pensées aux siennes, en lui faisant croire, autant qu'il est possible, que c'est de lui qu'on les prend. Il y a de l'habileté à n'épuiser pas les sujets qu'on traite, et à laisser toujours aux autres quelque chose à penser et à dire.

On ne doit jamais parler avec des airs d'autorité, ni se servir de paroles et de termes plus grands que les choses. On peut conserver ses opinions, si elles sont raisonnables; mais en les conservant, il ne faut jamais blesser les sentiments des autres, ni paraître choqué de ce qu'ils ont dit. Il est dangereux de vouloir être toujours le maître de la conversation, et de parler trop souvent d'une même chose; on doit entrer indifféremment sur tous les sujets agréables qui se présentent, et ne faire jamais voir qu'on veut entraîner la conversation sur ce qu'on a envie de dire.

Il est nécessaire d'observer que toute sorte de conversation, quelque honnête et quelque spirituelle qu'elle soit, n'est pas également propre à toute sorte d'honnêtes gens: il faut choisir ce qui convient à chacun, et choisir même le temps de le dire; mais s'il y a beaucoup d'art à parler, il n'y en a pas moins à se taire. Il y a un silence éloquent: il sert quelquefois à approuver et à condamner; il y a un silence moqueur; il y a un silence respectueux; il y a des airs, des tours et des manières qui font souvent ce qu'il y a d'agréable ou de désagréable, de délicat ou de choquant dans la conversation. Le secret de s'en bien servir est donné à peu de personnes; ceux mêmes qui en font des règles s'y méprennent quelquefois; la plus sûre, à mon avis, c'est de n'en point avoir qu'on ne puisse changer, de laisser plutôt voir des négligences dans ce qu'on dit que de l'affectation, d'écouter, de ne parler guère, et de ne se forcer jamais à parler.

La Rochefoucauld, *Maximes et réflexions diverses*, «De la conversation», 1679.

3. LA BRUYERE, *Les caractères*, 1688, « De la société et de la conversation » (extraits)

(IV) Si l'on faisait une sérieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain de puéril dans les entretiens ordinaires, l'on aurait honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamnerait peut-être à un silence perpétuel, qui serait une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits, permettre comme un mal nécessaire le récit des fausses nouvelles, les vagues réflexions sur le gouvernement présent, ou sur l'intérêt des princes, le débit des beaux sentiments, et qui reviennent toujours les mêmes ; il faut laisser Aronce parler proverbe, et Mélinde parler de soi, de ses vapeurs, de ses migraines et de ses insomnies.

6

(IV) L'on voit des gens qui, dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, et j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, et à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ni la raison ni l'usage, mais leur bizarre génie, que l'envie de toujours plaisanter, et peut-être de briller, tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre, et qui devient enfin leur idiome naturel ; ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté et d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contents d'eux-mêmes et de l'agrément de leur esprit, et l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entièrement dénués ; mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont ; et ce qui est pire, on en souffre.

7

(V) Que dites-vous ? Comment ? Je n'y suis pas ; vous plairait-il de recommencer ? J'y suis encore moins. Je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid ; que ne disiez-vous : "Il fait froid" ? Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ; dites : "Il pleut, il neige." Vous me trouvez bon visage, et vous désirez de m'en féliciter ; dites : "Je vous trouve bon visage."

— Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair ; et d'ailleurs qui ne pourrait pas en dire autant ? — Qu'importe, Acis ? Est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde ? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables les diseurs de phobus ; vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement : une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout : il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres ; voilà la source de votre pompeux galimatias, de vos phrases embrouillées, et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme, ou vous entrez dans cette chambre ; je vous tire par votre habit, et vous dis à l'oreille : "Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est votre rôle ; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit peut-être alors croira-t-on que vous en avez."

8

(IV) Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, légers, familiers, délibérés, qui sont toujours dans une compagnie ceux qui parlent, et qu'il faut que les autres écoutent ? On les entend de l'antichambre ; on entre impunément et sans crainte de les interrompre : ils continuent leur récit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang le mérite des personnes qui composent le cercle ; ils font taire celui qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure : ils la tiennent de Zamet, de Ruccelay, ou de Conchini, qu'ils ne connaissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, et qu'ils traiteraient de Monseigneur s'ils leur parlaient ; ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus

qualifié de l'assemblée, pour le gratifier d'une circonstance que personne ne sait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits ; ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent, et pour détourner les applications ; vous les priez les pressez inutilement : il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sauraient nommer, leur parole y est engagée, c'est le dernier secret, c'est un mystère, outre que vous leur demandez l'impossible, car sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes.

9

(VIII) Arrias a tout lu, a tout vu, il veut le persuader ainsi ; c'est un homme universel, et il se donne pour tel : il aime mieux mentir que de se taire ou de paraître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord : il prend la parole, et l'ôte à ceux qui allaient dire ce qu'ils en savent ; il s'oriente dans cette région lointaine comme s'il en était originaire ; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du pays, des ses lois et de ses coutumes ; il récite des historiettes qui y sont arrivées ; il les trouve plaisantes, et il en rit le premier jusqu'à éclater. Quelqu'un se hasarde de le contredire, et lui prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vraies. Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur : "Je n'avance, lui dit-il, je raconte rien que je ne sache d'original : je l'ai appris de Sethon, ambassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connais familièrement, que j'ai fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance." Il reprenait le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avait commencée, lorsque l'un des conviés lui dit : "C'est Sethon à qui vous parlez, lui-même, et qui arrive de son ambassade."

10

(IV) Il y a un parti à prendre, dans les entretiens, entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait, qui, nous jetant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottises réponses, et une attention importune qu'on a au moindre mot qui échappe, pour le relever, badiner autour, y trouver un mystère que les autres n'y voient pas, y chercher de la finesse et de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

11

(IV) Etre infatué de soi, et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit, est un accident qui n'arrive guère qu'à celui qui n'en a point, ou qui en a peu. Malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage ! combien de jolies phrases lui faudra-t-il essayer ! combien de ces mots aventuriers qui paraissent subitement, durent un temps, et que bientôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent, que pour avoir le mérite de la dire, et de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains ; il fait penser les gens à sa manière, leur met en la bouche ses petites façons de parler, et les fait toujours parler longtemps ; il tombe ensuite en des parenthèses, qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire, et à lui qui vous parle, et à vous qui le supportez. Que serait-ce de vous et de lui, si quelqu'un ne survenait heureusement pour déranger le cercle, et faire oublier la narration ?

12

(V) J'entends Théodecte de l'antichambre ; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche ; le voilà entré : il rit, il crie, il éclate ; on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre. Il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle. Il ne s'apaise, et il ne revient de ce grand fracas que pour bredouiller des vanités et des sottises. Il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienséances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu intention de le lui donner ; il n'est pas encore assis qu'il a, à son insu, désobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la première place ; les femmes sont à sa droite et à gauche. Il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la

fois. Il n'a nul discernement des personnes, ni du maître, ni des conviés ; il abuse de la folle déférence qu'on a pour lui. Est-ce lui, est-ce Euthydème qui donne le repas ? Il rappelle à soi toute l'autorité de la table ; et il y a un moindre inconvénient à la lui laisser entière qu'à la lui disputer. Le vin et les viandes n'ajoutent rien à son caractère. Si l'on joue, il gagne au jeu ; il veut railler celui qui perd, et il l'offense ; les rieurs sont pour lui : il n'y a sorte de fatuités qu'on ne lui passe. Je cède enfin et je disparais, incapable de souffrir plus longtemps Théodecte, et ceux qui le souffrent.

Document iconographique : frontispice des œuvres du chevalier de MERE, *Les Conversations*, 1668



TEXTES COMPLEMENTAIRES :

MONTAIGNE, *Essais*, 1588, livre III, chapitre 8, « de l'art de conférer », version modernisée

[...]

4. L'exercice le plus fructueux et le plus naturel pour notre esprit, c'est pour moi la conversation. Je trouve cette activité plus douce que n'importe quelle autre dans notre vie. Et c'est la raison pour laquelle, si j'étais maintenant obligé de choisir, je crois bien que je consentirais plutôt à perdre la vue que l'ouïe ou la parole. Les Athéniens, et les Romains de même, mettaient cet exercice à une place d'honneur dans leurs Académies. A notre époque, les Italiens en ont conservé quelques vestiges, pour leur plus grand profit : on le voit quand on compare leur esprit avec le nôtre. Etudier les livres est une activité tranquille, calme, qui n'excite pas ; la conversation apprend et exerce en même temps. Si je m'entretiens avec un esprit de valeur et redoutable polémiste, il me presse sur les flancs et m'aiguillonne à droite et à gauche : ses idées stimulent les miennes. La jalousie, l'attrait de la

gloire, la compétition me poussent et me font me dépasser. Etre du même avis, c'est quelque chose de tout à fait ennuyeux dans une conversation.

5. Mais si notre esprit se fortifie par la communication avec des esprits vigoureux et bien faits, on ne saurait dire combien il perd et s'abâtardit par la fréquentation continuelle avec les esprits faibles et malades. Il n'est aucune contagion qui se répande autant que celle-là. J'ai suffisamment d'expérience pour savoir combien il en coûte. J'aime contester, discuter, mais avec peu de gens, et pour mon usage personnel : servir de spectacle pour les grands de ce monde, et faire à toute force parade de son esprit et de son caquet, je trouve que c'est là un comportement peu recommandable pour un homme d'honneur.

[...]

7. Je lie facilement conversation, et je me lance dans les discussions très librement, du fait que les opinions ne trouvent guère chez moi un terrain où elles puissent pénétrer et s'enraciner profondément. Aucune affirmation ne m'impressionne, aucune croyance ne me blesse, aussi contraire soit-elle à la mienne. Il n'est aucune idée, aussi légère et extravagante qu'elle puisse être, qui ne m'apparaisse bien comme le fruit de l'esprit humain. Nous autres qui nous refusons à prononcer des condamnations, nous sommes peu concernés par la diversité des opinions ; et si nous ne portons pas de jugement, nous prêtons facilement l'oreille. [...]

8. Ainsi les contradictions dans les jugements que l'on porte critique ne m'étonnent pas, elles ne me gênent pas. Elles éveillent seulement mon attention, et me donnent à penser. Nous n'aimons guère la critique, et il faudrait au contraire la rechercher et s'y soumettre, quand elle se présente sous la forme de discussion et non de discours magistral. Quand on rencontre une opposition, on ne se demande même pas si elle est fondée, mais comment s'en débarrasser, à tort ou à raison. Au lieu de lui tendre la main, nous lui sortons les griffes. Je peux supporter d'être rudoyé par mes amis : « Tu es un sot, tu rêves !... », car j'aime qu'on s'exprime à cœur ouvert entre gens bien élevés, et que les mots rejoignent la pensée. Il faut fortifier notre ouïe et l'endurcir contre la suavité des discours de convention. J'aime la compagnie et la familiarité, quand elles sont fortes et viriles, une amitié qui se plaît dans la rudesse et la force de la relation qu'elle établit, comme l'amour dans les morsures et les sanglantes égratignures qu'il inflige.

9. La conversation n'est ni assez vive ni de bon aloi si elle ne tourne pas à la querelle, si elle est policée et artificielle, si elle craint l'affrontement, si elle est guindée. « Car il n'est de discussion sans vive contradiction. » Quand on me contrarie, on éveille mon attention, et non pas ma colère : je vais au-devant de celui qui me contredit, qui m'instruit. Nous devrions avoir en commun tous les deux le souci de la vérité. Mais que va-t-il répondre ? Sous l'effet de la colère, son jugement est déjà obscurci, le trouble s'en est emparé avant la raison. Il serait intéressant de parier sur l'issue de nos discussions, et qu'il demeure une trace matérielle de nos pertes, afin d'en tenir le compte et que mon valet puisse me dire : « L'an passé, il vous en coûta cent écus, à vingt reprises, pour avoir été ignorant et entêté. » Je fais fête à la vérité, et je la chéris, en quelque main que je la trouve, et je me rends allègrement à elle, je lui tends mes armes de vaincu, du plus loin que je la vois s'approcher. Et pourvu qu'on n'y procède pas à la façon trop impérieuse d'un maître d'école, je prends plaisir à être repris

[...]

Et à la vérité, je recherche plutôt la société de ceux qui me secouent que de ceux qui me craignent, car c'est un plaisir fade et nuisible que d'avoir affaire à des gens qui nous admirent et nous cèdent la place. Anthistène ordonna à ses enfants de ne jamais savoir gré ni rendre grâce à celui qui leur adressait des louanges. Quand, dans l'ardeur du combat, je me plie aux raisonnements de mon adversaire, je me sens bien plus fier de triompher ainsi de moi-même que lorsque je remporte sur lui la victoire à cause de sa faiblesse.

Ouverture contemporaine 1 :

Théodore ZELDIN, *De la conversation. Comment parler peut changer la vie* (Fayard), 1999 pour la traduction en langue française.

« La conversation ne se réduit pas à transmettre des informations ou à partager des émotions » à « Voilà ce que j'appelle la Nouvelle Conversation. »

Ouverture contemporaine 2 :

Bertrand Buffon, *La Parole persuasive*, Paris, PUF, 2002, p. 125-127.

« L'idéologie de la communication culpabilise et refoule le silence. » à « Le bon orateur retient également sa parole pour apprécier les arguments de l'adversaire avant d'y répondre et faire retour sur les siens propres avant de les énoncer. »

Ouverture contemporaine 3 : MAGRITTE, *L'Art de la conversation*, 1950 . Textes de FOUCAULT et de MICHAUX

Henri MICHAUX, *En rêvant à partir de peintures énigmatiques*, 1972

Michel FOUCAULT, *Ceci n'est pas une pipe*, 1983.

NB : D'autres propositions de tableaux associés au thème de la parole sont rassemblées ici : <http://potethiquealentstics.over-blog.com/article-la-parole-en-peinture-108884311.html>